

Libretto

WILLIAM DALRYMPLE

L'ÂGE DE KALI

À la rencontre
du sous-continent indien

Traduit de l'anglais par
MONIQUE LEBAILLY



Libretto

*Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit de la traductrice
n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.*

Titre original :
The Age of Kali
Indian Travels and Encounters

HarperCollins Publishers, Londres, 1998.

© William Dalrymple, 1998.

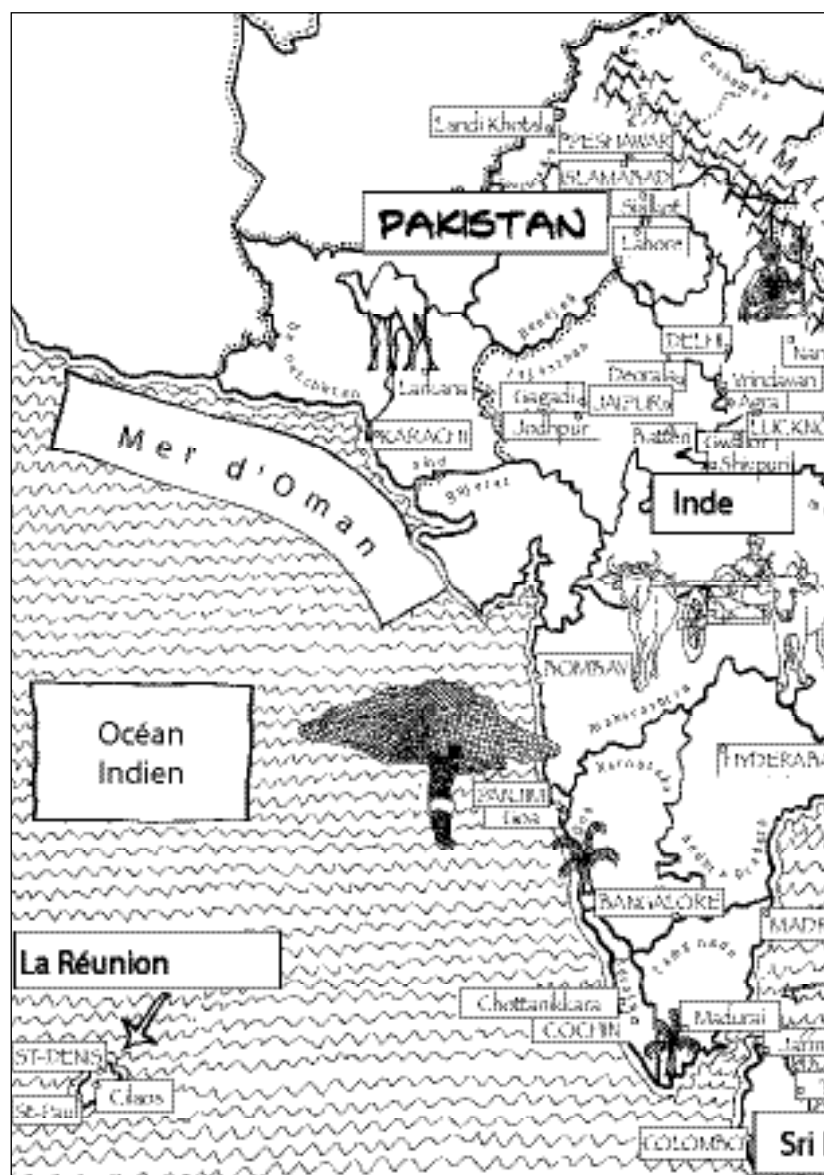
© Olivia Fraser, 1998, pour la carte et les illustrations.

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2004, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-020-7

Né en 1965 en Écosse, William Dalrymple suit des études d'histoire et de journalisme à l'université de Cambridge. À vingt-deux ans, il publie le best-seller *In Xanadu*, qui raconte son voyage de Jérusalem à la Mongolie, et remporte le *Yorkshire Post* Best First Work Award et le Scottish Arts Council Spring Book Award. Après avoir vécu cinq ans en Inde, cet érudit, qui est aussi le plus jeune membre de la Royal Society of Literature, publie *La Cité des djinns*, lauréat du prestigieux Thomas Cook Travel Book Award en 1994 et du *Sunday Times* Young British Writer of the Year Award. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs écrivains voyageurs de sa génération et reçoit en 2002 la médaille Mungo Park de la Royal Scottish Geographical Society pour sa contribution à la littérature de voyage. Spécialiste de l'histoire de l'Inde et de l'Orient, William Dalrymple collabore à de nombreux journaux anglais et américains, comme *The Guardian* et *The New Yorker*. Il est également l'auteur de scénarios de séries télévisées et d'émissions de radio consacrées à l'Inde, ainsi qu'au mysticisme et à la spiritualité britanniques. Marié et père de trois enfants, il partage actuellement son temps entre Londres et New Delhi.

*À Jock,
qui a cerné le problème longtemps avant moi.*





INTRODUCTION

L'Âge de Kali est un recueil d'essais nés de mes pérégrinations, la distillation d'une décennie passée dans le sous-continent indien. Je suis resté six années à Delhi pour la rédaction de mon deuxième livre, *City of Djinnns*, et j'ai sillonné le pays plusieurs mois par an pendant les quatre suivantes. Mes voyages m'ont emmené des forteresses des barons de la drogue, dans la région de la Frontière du Nord-Ouest, aux repaires des Tigres tamouls; des cocktails ostentatoires de Bombay aux vendettas sanglantes des Biharis; des palais délabrés de Lucknow au temple du Kerala, où l'on pratique l'exorcisme au nom de Parashakti, la déesse assoiffée de sang – Celle-qui-est-assise-sur-un-trône-fait-de-cinq-cadavres. Tous ces textes sont le produit d'expériences personnelles et d'une observation directe sur le terrain.

Le titre de l'ouvrage fait référence à un concept de l'ancienne cosmologie hindoue qui divise le temps en quatre grandes ères. Chaque âge (ou *yuga*) porte le nom d'un des quatre coups de dés du jeu indien traditionnel, en allant du meilleur au plus mauvais; chacun d'eux représente une période de détérioration morale et sociale accrue. L'ancien âge d'or mythologique, nommé d'après le coup le plus élevé, est le *Krita Yuga*, l'Âge de la Perfection. Comme on me l'a dit et redit durant mes voyages dans le sous-continent, l'Inde est actuellement dans les affres du *Kali Yuga*, l'Âge

de Kali, le plus mauvais coup de dés possible, une époque de conflits, de corruption, de ténèbres et de désagrégation. Durant cet âge, Vishnou et Shiva, les plus grands des dieux, sont endormis et n'entendent pas les prières de leurs adeptes. Les règles normales s'effondrent : tout est possible. La chose est ainsi décrite, au VII^e siècle, dans le *Vishnou-Purana* :

Les rois de l'Âge de Kali s'adonneront à la corruption et s'empareront des biens de leurs sujets, mais la plupart n'auront qu'un pouvoir limité, et leur chute suivra de près leur ascension. Seuls ceux qui posséderont alors des terres et des richesses accéderont à un rang social important : le mensonge sera l'unique moyen de gagner en cas de litige. La corruption deviendra le moyen universel de subsistance. Pour finir, incapables de combler les besoins de leurs rois avaricieux, les hommes et les femmes de l'Âge de Kali se réfugieront dans les gouffres entre les montagnes, ils porteront des guenilles et auront beaucoup trop d'enfants. Durant l'Âge de Kali, les conflits et la décadence ne cesseront de s'étendre jusqu'à ce que la race humaine arrive au bord de l'anéantissement.

Au cours de mes voyages au Pakistan et en Inde du Nord, il y eut des moments où l'on aurait pu se croire à l'Âge de Kali. Dans les badlands du nord de Lahore infestés de bandits, au Bihar et dans certaines parties de l'Uttar Pradesh, j'ai découvert un paysage ancestral en plein bouleversement, dont les vieilles certitudes et l'ancien ordre social avaient été balayés, mais où le nouvel ordre n'était pas encore pleinement établi. À Lucknow, je fus témoin d'une guerre menée par des ailes rivales du Syndicat des étudiants dont chaque faction était armée de grenades et de fusils

d'assaut; dans le Bihar voisin, on avait l'impression que l'État avait fini par succomber, englouti par un raz de marée de violences, de corruption et d'une guerre de castes endémique. La situation était si grave que les criminels et les politiciens étaient, disait-on, quasiment interchangeables; le gouvernement avait plus ou moins renoncé à fournir l'eau, l'électricité ou un semblant de sécurité. L'État s'était délité et le Bihar paraissait sur le point de verser dans l'anarchie intégrale.

Selon les *Purana*, le *Kali Yuga* est le dernier âge avant que le monde soit détruit par «le feu d'un millier de soleils», après quoi le cycle arrive à sa fin, le temps s'arrête momentanément puis la roue se remet à tourner et un nouveau cycle commence. De façon quelque peu sinistre, la semaine même où je décidai d'intituler cet ouvrage *L'Âge de Kali*, le Premier ministre Atal Behari Vajpayee – premier élu du BJP¹ à occuper un tel poste – fit éclater sa bombe atomique «hindoue» à Pokhran, ce que certains virent comme le signe que l'Âge de Kali abordait son apogée apocalyptique. Tandis que des foules en délire remplissaient les rues, et que certains activistes du BJP tentaient d'ériger un temple *shakti* sur le lieu de l'explosion, plusieurs journaux indiens citèrent les vers de la *Bhagavad-Gita* qui étaient venus aux lèvres de Robert Oppenheimer, témoin de la première explosion nucléaire, à Alamogordo, en 1945 :

*Si l'éclat d'un millier de soleils
Devait jaillir à la fois dans le ciel,
Il ressemblerait à la splendeur de la Toute-Puissante...
Je suis la Mort en devenir,
J'anéantis les mondes.*

1. Bharatiya Janata Party, parti nationaliste hindou. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

Cependant, en dépit de cela, l'Inde a constamment démenti ceux qui émettaient à son propos de sombres prophéties, et de fait, à part le Pakistan et le bassin du Gange, j'ai vu au Dekkan et dans l'Inde du Sud un monde où la notion de *Kali Yuga* avait peu de pertinence. Aux extrémités sud et ouest du pays, malgré les quelques soulèvements politiques du Tamil Nadu, régnaient une prospérité et une stabilité croissantes qui contredisaient les funestes prédictions d'une imminente apocalypse proférées à Patna et à Lucknow. La grande question qui, en ce moment, se pose à l'Inde, c'est, me semble-t-il : la prospérité du sud et de l'ouest du pays pourra-t-elle l'emporter sur le désordre et la décadence qui se propagent depuis le Bihar et les régions du nord ?

Ce livre couvre tant de domaines délicats qu'il soulèvera forcément des protestations et des désaccords, surtout parmi les Indiens à juste titre sensibles aux critiques d'un étranger ; mais c'est une œuvre inspirée par l'amour. Elle a pour sujet une région du monde que je révère comme nulle autre, et dans laquelle j'ai choisi de passer une grande partie de mon temps dès que j'ai été libre de le faire. Lors de mon premier séjour, le randonneur de dix-huit ans que j'étais fut totalement séduit : l'Inde m'a surpris, excité, fasciné, transporté. Depuis lors, elle n'a jamais cessé de m'ébahir ; et j'espère que cette capacité perpétuelle qu'elle a d'étonner et de ravir le voyageur est, du moins, transmise par cet ouvrage.



Au cours de ces dix dernières années, beaucoup d'amis me sont venus en aide, d'un bout à l'autre du sous-continent. Après tout, il y a peu de pays où les gens sont prêts à ouvrir leur maison au voyageur las et désorienté. J'aimerais remercier ici tous ceux qui m'ont offert soutien, conseils et hospitalité inestimables: Javed Abdulla, Ram Advani, Bilkiz Alladin, S.K. Bedi, Dev Benegal, David et Rachna Davidar, Farid Faridi, Sagarika Ghosh, Salman, Kusum et Navina Haidar, la sultana Hasan, Annie et Martin Howard, le mir Moazam Husain et la bégum Mehrunissa, le général Wajahat Husain, le docteur S.M.Yunus Jaffery, O.P. Jain, Nussi Jamil, Amrita Jhaveri, Gauri et David Keeling, Sunita Kohli, Momin Latif, Dieter Ludwig, Suleiman Mahmudabad, Sam et Shireen Miller, Sachin, Sudhir et Rosleen Mulji, Mushtaq Naqvi, Saeed Naqvi, Mark Nicholson, Naveen Patnaik, Ahmed et Angie Rashid, Arundhati Roy et Pradip Krishen, Yusouf Salahuddin, Arvik Sarkar, Vasu Scindia, Aradhana Seth, Jugnu et Najam Sethi, Balvinder Singh, Khushwant Singh, Magoo et Jaswant Singh, Mala et Tejbir Singh, Siddarth et Rashmi Singh, Mohan Sohail, Jigme Tashi, Tarun et Gitan Tejpal, Tiziano et Angela Terzani, Adam et Fariba Thomson, Mark Tully et Gillian Wright, le docteur L.C. Tyagi, Shameem Varadrajani, Pavan et Renuka Verma.

J'aimerais remercier particulièrement Sanjeev Srivastava, qui m'a soutenu dans mes enquêtes menées au Rajasthan et m'a fourni de brillants éclaircissements sur la vie de cet État. Arvind Das m'a apporté une aide inestimable en ce qui concerne les événements du Bihar, dont le récit est en grande partie inspiré par sa superbe étude intitulée *The Republic of Bihar*. Rosie Llewellyn-Jones m'a prodigué ses conseils et procuré de fort précieux contacts pour mes articles sur Lucknow, comme Pankaj Bhutalia l'a fait pour «La cité des Veuves», sur laquelle il a tourné un

documentaire émouvant. Priyath Liyanage et Abbas Nasir m'ont éclairé sur les récents développements au Sri Lanka et au Pakistan. Karan Kapoor et Pablo Bartholomew ont pris les photos qui, à l'origine, accompagnaient de nombreuses parties de ce livre ; ils m'ont aussi aidé à mettre sur pied beaucoup d'interviews, et furent, tous deux, de merveilleux – et patients – amis et compagnons de voyage.

Mehra Dalton, de l'incomparable *Greaves Travel*, a organisé (et même une fois sponsorisé) mes voyages.

Lola Bubosh, Nick Coleridge, Jon Connel, Deidre Fernand, Ian Jack, David Jenkins, Dominic Lawson, Sarah Miller, Rebecca Nicolson, Justice Picardie, Joan Tapper, Robert Winder et Gully Wells m'ont tous commandé des articles, et m'ont généreusement autorisé à les reproduire, même si, dans certains cas, les textes inclus dans ce volume sont très différents de leurs premiers avatars journalistiques : une partie d'entre eux ont été coupés-collés, réduits et réécrits ; certains ont été refondus ; d'autres se sont vu adjoindre un nouvel épilogue en vue d'une mise à jour. « L'Âge de Kali » a d'abord été publié dans *Granta* ; « La triste histoire de Bahveri Devi », « La guerre des castes », « Baba Sehgal » et « Se lécher les doigts, c'est vilain » dans *l'Observer* ; « Benazir Bhutto », « La reine guerrière », « La cité des Veuves » et « Shobha Dé » dans le *Sunday Times Magazine* ; « Sur le sentier du Tigre » et des extraits de « À la frontière » dans *GQ* ; « Parashakti » dans *l'Independent Magazine* ; « Imran Khan » dans *Tatler*, « Sati Mata » et des extraits de « Imran Khan » dans le *Sunday Telegraph Magazine* ; « À la frontière » dans *Condé Nast Traveller* ; « Le tombeau du sorcier » dans *Islands Magazine* ; « Chez Donna Georgina » et des extraits de « L'Âge de Kali » dans le *Spectator*. Dans tous les cas, ceux qui les ont publiés en premier restent propriétaires du copyright et les textes sont reproduits avec leur autorisation.

Pankaj Mishra, Patrick French, Philip Marsden, Sam

Miller, Jenny Fraser et Lucy Warrack ont gentiment passé des heures sur les tapuscrits, tandis que Mike Fishwik et Robert Lacey m'ont rendu de précieux services avec leur Bic rouge lors de la dernière mise au point; Mike et Robert, Annie Robertson et Helen Ellis, ainsi que Renuka Chatterjee de la branche indienne d'HarperCollins, ont accompli tout ce qu'un auteur peut attendre d'un éditeur. À tous, un grand merci.

Et plus que tout, j'aimerais remercier Jonathan Bond qui, lorsque j'ai fini par abandonner mon appartement de Delhi, m'a accueilli durant des semaines d'affilée dans sa merveilleuse demeure de Sundernagar. Jigme, Tipoo et lui ont supporté les invasions de bébés, d'épouses, d'*ayahs*, de journalistes, d'amis, de collègues et d'agents de recouvrement de créances d'Airtel, à toute heure du jour et de la nuit, été comme hiver, avec une sérénité et une patience presque surhumaines – surtout lorsque les petits décidaient de se réveiller avant l'aube et de manifester leur présence avec volubilité.

Pour finir, et comme toujours, je me dois de remercier Olivia, qui m'a accompagné dans tous mes déplacements, a révisé et m'a aidé à réécrire tous les articles, et qui, une fois de plus, a fourni les illustrations. Elle seule mesure l'ampleur de ce qu'elle a fait et sait combien je serais incapable de m'en tirer sans elle. Pour elle, Iby et Sam, une fois encore: avec tout mon amour...

WILLIAM DALRYMPLE

Pages' Yard

Septembre 1998

1

Le Nord



L'ÂGE DE KALI

PATNA, 1997

Durant la nuit du 13 février 1992, au nord de l'Inde, dans le Bihar, deux cents intouchables armés entourèrent le village de Barra, habité par des Indiens des hautes castes. À la lumière de torches improvisées, ils tirèrent tous les hommes de leur lit et les emmenèrent dans les champs. Puis ils leur tranchèrent la gorge, un par un, avec une faucille rouillée.

Parmi mes amis de Delhi, peu furent surpris lorsque j'attirai leur attention sur le bref compte rendu du massacre, perdu quelque part dans les pages de l'*Indian Express*: ce genre de chose arrivait tout le temps au Bihar, me dirent-ils. Il y a deux mille ans, c'est sous un arbre bo, près de Patna, la capitale de cet État, que Bouddha connut son Éveil; cependant, ce fut probablement la dernière bonne nouvelle qui devait sortir de cette région. À l'époque où je m'y trouvais, le Bihar était bien plus célèbre pour sa violence, sa corruption et sa guerre des castes endémique. La situation y était si déplorable qu'il n'y avait, disait-on, guère de différence entre les criminels et les politiciens: pas moins de trente-trois membres de l'Assemblée législative de cet État avaient un casier judiciaire, et un personnage comme Dular Chand Yadav, impliqué dans cent affaires de

*dacoity*¹ et cinquante de meurtres, pouvait aussi bien être appelé monsieur le député de Barh.

Deux faits divers, relatés dans les brèves de la presse indienne, vous donneront une idée de la gravité de cette crise.

Le premier illustre le quotidien à bord des chemins de fer du Bihar. Un matin d'octobre 1996, l'express Rajdhani, de New Delhi à Calcutta, fit un arrêt imprévu à Gomoh, une petite gare bihari du sud de l'État. Mumtaz Ansari, député du coin, monta dans le compartiment de première classe. Il était accompagné de trois hommes chargés de sa sécurité. Ni Ansari ni ses gardes du corps n'avaient de billets, néanmoins, ils éjectèrent de leur siège quatre voyageurs qui avaient réservé leur place. Lorsque l'un d'eux, un retraité de l'Administration, eut la témérité de protester, Ansari lui répondit que c'était lui qui faisait les lois et qu'il avait donc le droit de les violer. Comme le vieil homme continuait à discuter, le parlementaire ordonna à ses gardes de le tabasser. À l'arrêt suivant, Ansari fut reçu par une foule de partisans, dont un autre membre du parlement et dix de ses serviteurs armés. Ils tirèrent le fonctionnaire à la retraite du wagon et poursuivirent le travail commencé par les gardes du corps. Le train repartit, laissant le vieil homme en sang sur le quai.

Le second article était un exemple de ce que l'on vit dans la fonction publique, au Bihar. En octobre 1994, un jeune diplômé appelé G. Krishnaiah fut nommé magistrat au tribunal d'instance du Gopalganj, district isolé, au nord de l'État, où régnait l'anarchie. Ce n'était pas le poste rêvé : tout le monde savait que le Gopalganj était l'une des régions de l'Inde où l'on respectait le moins la loi, et seulement

1. Les mots en hindi sont, en principe, traduits dans le lexique de l'auteur, qui se trouve à la fin de l'ouvrage.

deux semaines auparavant, le prédécesseur de Krishnaiah avait été tué dans son bureau par l'explosion d'une bombe dissimulée dans un porte-documents. Néanmoins, le jeune homme énergique et idéaliste se mit au travail avec enthousiasme et accorda une brève interview à Doordashan, la chaîne de télévision publique, dans laquelle il annonça une série de mesures visant à transformer la région : contrôle de la criminalité, création d'emplois et amélioration des conditions de vie des intouchables.

Lorsqu'on regarde, après coup, cette séquence où le jeune magistrat déclare avec tant d'insouciance son intention d'extirper la violence, sa fin semble encore plus horrible. Deux mois plus tard, Krishnaiah était seul au volant de sa voiture, au crépuscule, lorsqu'il croisa le cortège funèbre d'un patron de la mafia locale, tué la veille dans une fusillade. Était présent le député du coin, Anand Mohan Singh, dont la tête avait été mise à prix durant les vingt années précédant son entrée en politique : la police avait, à l'époque, retenu près de soixante-dix chefs d'accusation contre lui, qui allaient de la possession illicite d'armes et d'association de malfaiteurs à l'enlèvement et au meurtre. D'après les déclarations enregistrées par la police, Singh « exhorta ses partisans à lyncher ce parvenu de magistrat », après quoi les amis du défunt entourèrent la voiture de Krishnaiah, et l'un des hommes de main de Singh tira trois coups de feu sur lui. Le jeune magistrat était grièvement blessé, mais toujours vivant. Encouragés par Singh, les hommes du cortège funèbre le firent sortir de son véhicule et, lentement, le lapidèrent à mort.

Qu'un parlementaire soit inculpé pour avoir ordonné à une foule de lyncher à mort un membre de la fonction publique était déjà un fait grave, mais ce qui arriva ensuite révèle le déplorable état actuel de la vie politique indienne. Anand Mohan Singh fut bien arrêté, mais, de sa cellule, il

se représenta et garda son siège lors des élections législatives nationales de 1996 ; un peu plus tard, il obtint une mise en liberté sous caution afin de pouvoir exercer son mandat. Récemment, il se distingua durant un débat parlementaire en lançant d'une voix rageuse, d'un bout à l'autre de la Chambre, le Lok Sabha : « Redites-le et je viendrai vous casser la figure » à un adversaire assis sur les bancs de l'opposition. La justice étant ce qu'elle est dans ce pays, on ne peut guère espérer que la police ait beaucoup de chances de mener à bien des poursuites judiciaires contre cet homme.

Au fil des années, m'expliquèrent mes amis, la violence en était venue à dominer presque tous les aspects de la vie biharie. On disait qu'à Patna, personne n'achetait plus de voiture d'occasion ; des bandes armées arrêtaient les véhicules au grand jour, puis forçaient les conducteurs à descendre et à signer un acte de vente préparé à l'avance. Comme le gouvernement du Bihar était trop pauvre pour payer les entrepreneurs qui exécutaient des travaux publics, ceux-ci s'étaient mis à enlever les ingénieurs et les bureaucrates afin d'obtenir le règlement des factures. D'autres entrepreneurs, prêts à tout pour conclure une affaire, s'éliminaient mutuellement : un rapport de police que j'ai lu décrivait une fusillade, à Muzaffarpur, entre les *goondas* des compagnies en concurrence sur un appel d'offres concernant la construction d'un petit pont dans un village perdu. Dans les secteurs habités par les hautes castes, incendier les logis des intouchables était devenu si répandu que cela ressemblait presque à un sport organisé. En réaction, plusieurs forces armées d'autodéfense s'étaient constituées au sein des basses castes et se préparaient activement à la guerre dans des villages qu'ils avaient rebaptisés, par exemple, Leninnagar et Stalinpur. On estimait qu'il devait y avoir environ dix grandes milices à l'œuvre dans les différents

districts de cet État; dans certaines zones, la violence avait échappé à tout contrôle et semblait sur le point de dégénérer en guerre civile.

Il se passait d'horribles choses au Bihar, me disaient mes amis, et on n'y pouvait rien. Mais le caractère singulièrement atroce du massacre de Barra frappa mon esprit et, un an plus tard, me trouvant à Patna, je décidai de louer une voiture et d'aller visiter ce village.

La route de Patna à Barra fut de loin la pire que j'aie parcourue durant les cinq années passées en Inde: bien qu'étant l'une des principales nationales du Bihar, elle était criblée de nids-de-poule grands comme des cratères de bombe. De chaque côté, des squelettes rouillés de camions formaient une succession de *mementi mori*.

Plus nous avançons, plus j'avais l'impression de laisser le xx^e siècle loin derrière. Pour commencer, les pylônes électriques s'évanouirent. Puis on ne croisa plus de voitures ni de camions; même les carcasses rouillées avaient disparu. Dans les villages, des puits remplaçaient peu à peu le luxe de modernité que constituaient les pompes à bras. Nous dépassâmes une drôle de charrette anglaise tirée par un poney et quatre hommes portant un palanquin. Ils nous hélèrent et nous mirent en garde contre les bandits. Ils nous conseillèrent de ne pas rouler de nuit.

Pour finir, après nous être engagés sur un chemin de terre, nous arrivâmes à Barra. C'était un petit village ancien, perché sur un vieux tumulus entouré de champs. Il n'était peuplé que de bhumihars, ces brahmanes qui s'étaient convertis au bouddhisme sous le règne de l'empereur Ashoka, vers 300 av. J.-C., et que l'on n'avait pas voulu réintégrer dans la caste des prêtres lorsque le bouddhisme indien avait été balayé par un réveil agressif de l'hindouisme, mille ans plus tard. Les bhumihars appartenaient toujours aux hautes castes, mais n'avaient jamais tout à fait

regagné leur place, perdue deux cent cinquante ans avant que les premiers Romains débarquent en Angleterre.

C'est Ashok Singh, l'un des deux survivants du massacre, qui m'emmena faire le tour de Barra. Il me conduisit à un remblai sur lequel on avait érigé un petit monument blanc à la mémoire des quarante-deux villageois assassinés. Un vent chaud, venu des champs, y soufflait; des tourbillons de poussière parcouraient la rizière asséchée.

– Comment avez-vous fait pour échapper au massacre? lui demandai-je.

– Je n'y ai pas échappé – et, ôtant son foulard, il me montra l'horrible estafilade imprimée par la faucille qui avait glissé sur sa nuque. Ils m'ont frappé et laissé pour mort.

Ashok me décrivit en détail ce qui s'était passé. Selon son habitude, il était allé se coucher après dîner, à vingt heures trente. La semaine précédente, le Front de libération de Savarna, la milice des bhumihars, avait violé et tué dix femmes harijans¹ dans le district voisin; mais Barra était loin et personne ne s'attendait à des troubles. Ashok, ses frères, son père et son oncle étaient tous endormis sur leurs *charpoy*s lorsqu'à vingt-deux heures trente, ils furent réveillés par des explosions. Effrayés, ils se rendirent dans la partie de la maison réservée aux femmes pour alerter leurs épouses et leurs mères. Les explosions et le bruit des coups de feu se rapprochèrent. Puis une torche enflammée fut jetée sur le chaume du toit. En même temps, on leur cria de l'extérieur qu'ils devaient tous sortir et se rendre, sinon ils seraient brûlés vifs.

– Dès que le toit a pris feu, mon oncle et moi avons tenté de l'éteindre. Nous n'avons pas tenu compte de ce que l'on

1. Le mot harijan signifie «créature de Dieu», et c'est ainsi que Gandhi appelait les intouchables, les hors-caste, dans l'espoir de les faire admettre par les castes. (N.d.T)

nous criait, si bien qu'à la fin, les bandits ont dû enfoncer la porte et nous faire sortir de force. Ils étaient des centaines, armés de fusils, de lances, d'arcs, de *lathis* et de faucilles. Ils ont laissé les femmes près de la maison, mais ont ligoté les hommes avec des morceaux de tissu.

– Vous ont-ils dit d'où ils venaient? À quelle milice ils appartenaient?

– Non, c'étaient des hommes du coin. On l'a entendu à leur accent. Pour commencer, on est restés étendus là pendant qu'ils détruisaient toutes les maisons du village par le feu ou la dynamite. Puis ils ont dit: « Il y a une réunion générale » et ils nous ont traînés, nous les hommes, jusqu'à l'orée du village. Ils ont formé un cercle autour de nous. Puis se sont mis à nous tuer, un par un, sur place. Ils étaient nombreux à regarder, mais seuls deux hommes accomplissaient le massacre, qui a donc duré longtemps. J'avais très peur. Mon esprit était devenu vide.

« Ils ont tué tous mes frères. Ils ont tué mon père, et ils ont tué mon oncle et mes cousins. Enfin, mon tour est arrivé. L'un des hommes m'a fait pencher en avant, l'autre a pris sa faucille et m'a porté trois grands coups. Qui m'ont fait de profondes entailles à la nuque et sur la tête. J'ai perdu conscience. Quand je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital, à Gaya. J'ai dû garder le lit pendant trois semaines.

– Vous avez eu beaucoup de chance.

– Comment pouvez-vous dire cela? J'ai perdu huit membres de ma famille.

Le visage d'Ashok s'était décomposé et il baissait les yeux. Au bout d'un moment, il me regarda :

– J'aimerais bien me venger, dit-il calmement, mais je n'en ai pas la possibilité.

Ashok me montra les maisons que les veuves et lui avaient construites grâce à la prime d'indemnisation versée par le gouvernement. C'étaient des forteresses en miniature: de

grandes demeures carrées sans autre fenêtre que d'étroites meurtrières au troisième étage. Sans l'avoir voulu, ils avaient fait des copies en réduction, mais presque exactes, des forteresses érigées tout le long de la frontière de l'Écosse au XVI^e siècle, lorsque l'autorité centrale s'était totalement effondrée. On ne pouvait trouver de meilleure illustration de la régression du Bihar dans l'âge des ténèbres.

Ashok frota son énorme cicatrice et dit :

– Maintenant, les harijans refusent de travailler dans nos champs, et il ne reste pas assez de bhumihars pour le faire. Quand les harijans nous croisent sur la route, ils nous font des commentaires comme : « Nous n'en avons pas encore fini avec vous » ou « Vous subirez le même sort que vos frères. » Ces gens de basse caste se réjouissent de ce qui est arrivé. Ils sont devenus gras et se comportent comme s'ils étaient des brahmanes. Mais nous, les bhumihars, le soir, après le coucher du soleil, nous avons peur. Je fais des cauchemars toutes les nuits. Ils pourraient revenir. Qu'est-ce qui les en empêche ? La police et le gouvernement de Laloo Prasad Yadav sont de leur côté. Ce massacre est son œuvre.

– Dans quel sens ?

– Laloo est issu d'une basse caste. Il ne cesse d'encourager ces *nichla* à se soulever contre nous. Quand Laloo est venu ici, après le massacre, nous lui avons jeté des pierres. Tous les jours, nous prions pour qu'il perde le pouvoir.

– Mais vos nouvelles demeures ne vous protègent-elles pas ? demandai-je.

– Nos maisons sont solides, mais nous sommes vulnérables. Nous ne pouvons pas rester chez nous toute la journée.

Les vachers ramenaient maintenant les buffles au village pour la traite. Autour de nous, les femmes allumaient des feux de bouse et commençaient à faire cuire le dîner. L'après-midi touchait à sa fin. Je pensais aux avertissements

que nous avons reçus : nous devions rentrer à Patna avant la nuit pour éviter les routes le soir.

– Le gouvernement ne nous protégera pas, dit Ashok tandis que nous retournions à la voiture. Nous nous en remettons à la miséricorde de Dieu. C’est le *Kali Yuga*, le temps de la désagrégation. Les basses castes se soulèvent. Tout s’effondre.



Après avoir passé cinq ans en Inde, j’ai fini par quitter Delhi en 1994. J’ai vidé mon appartement et je suis parti écrire un livre au Moyen-Orient. En revenant dans le sous-continent, deux ans et demi plus tard, j’ai découvert qu’en mon absence, une tranquille révolution sociale avait eu lieu, des politiciens issus des basses castes s’étaient emparés du pouvoir, État après État, d’un bout à l’autre du pays. Ce processus semblait avoir débuté au Bihar, en la personne de Laloo Prasad Yadav, l’homme que les villageois de Barra tenaient pour responsable de leur massacre. Celui-ci semblait, par bien des côtés, personnifier ce qui arrivait à l’Inde, aussi décidai-je de le rencontrer.

Bien qu’une révolution similaire ait eu lieu en même temps dans l’Uttar Pradesh, lorsqu’en 1991 Laloo arriva au pouvoir, c’était encore un personnage relativement inattendu dans la vie politique du nord de l’Inde. La classe dirigeante était alors fermement dominée par les castes les plus élevées : Nehru, sa fille Indira Gandhi, et Rajiv, le fils de celle-ci, étaient tous brahmanes, comme l’était le successeur de ce dernier à la tête du parti du Congrès et au poste de Premier ministre, Narasimha Rao. Les brahmanes

avaient dirigé l'Inde pendant quarante-quatre des cinquante années d'indépendance. Les kshatriyas (le second échelon de la pyramide des castes) gouvernèrent pendant deux ans en la personne de V.P. Singh (1989-90) puis de Chandra Shekhar (1990-91). Cela faisait un demi-siècle que les Anglais avaient quitté l'Inde, mais les Premiers ministres intouchables ou appartenant aux castes inférieures ou intermédiaires n'avaient accédé au pouvoir que depuis moins de quatre ans.

Laloo était le fils d'un vacher de basse caste. Dans le Bihar des années soixante et soixante-dix, il était totalement improbable qu'un homme comme lui réussisse à faire des études et prenne pied en politique. En dépit du fait que les basses castes, les intouchables et les membres des tribus formaient 73 % de la population du Bihar, on comptait, en 1962, à l'Assemblée législative de cet État, plus de 60 % de députés issus des deux hautes castes et moins de 7 % venant des basses castes. Mais à partir du début des années quatre-vingt, les basses castes n'ont cessé de progresser alors que les castes supérieures se retiraient rapidement du pouvoir. Aux élections législatives nationales de 1984, le Bihar avait envoyé vingt-cinq députés des hautes castes au parlement, dont sept brahmanes. En 1989, ce nombre était descendu à dix-huit, mais les brahmanes avaient gardé leur quota. En 1991, l'année où Laloo est arrivé au pouvoir, succédant à un *Chief Minister*¹ kshatriya, les représentants appartenant aux hautes castes n'étaient plus que dix, dont un seul brahmane. De 1989 à 1991, le parti du Congrès n'a pas été en mesure de présenter un seul brahmane capable de remporter un siège parlementaire au Bihar. Un bouleversement tout aussi spectaculaire s'était produit à l'Assemblée législative de l'État.

1. Équivalent du Premier ministre.

Aujourd'hui, 10,2 % seulement de ses députés viennent des deux hautes castes, alors que 52,5 % sont issus des basses castes.

Durant son enfance, Laloo a été malmené par les membres des hautes castes de son village, et c'est ce qui a formé ses opinions politiques. Dès le début de sa carrière, il a tenu des discours virulents contre les brahmanes, et a dénoncé le réveil du fondamentalisme hindou qui, dans beaucoup de secteurs, s'est manifesté par un durcissement du système des castes. « Nous luttons contre les porteurs du cordon sacré (c'est-à-dire les brahmanes), a-t-il déclaré un jour à son auditoire. Depuis des siècles, les prêtres ont fait fortune en dupant les villageois. Maintenant, je leur dis qu'ils devront apprendre à mener paître le bétail et à le traire, ou ils mourront de faim. » En d'autres occasions, il a publiquement professé qu'il ne croyait pas aux dieux hindous : « Rama punirait ces fondamentalistes meurtriers – s'il existait. Mais il n'est nulle part. S'il était là, les pauvres ne seraient pas morts en si grand nombre, il n'y aurait pas eu autant de misère, autant de combats... »

Dans un pays obsédé, comme l'Inde, par la religion, un athéisme antibrahmanique aussi effronté était totalement inédit, du moins dans le Nord. Mais, à la surprise d'un grand nombre de gens, cela a marché. Aux élections législatives nationales de 1991, Laloo – recueillant les suffrages combinés des pauvres, des sans-caste et de la communauté musulmane opprimée – a été porté au pouvoir avec une majorité sans précédent. Aux élections de 1996, il a obtenu moins de voix, mais il a réussi à se maintenir au pouvoir malgré le fait, de plus en plus évident, que son gouvernement – et sa propre famille – étaient profondément corrompus et pillaient le trésor public. Une action lui a causé un discrédit particulier : le détournement présumé d'une grande quantité des subsides destinés à l'agriculture, que

les journaux indiens qualifièrent d'«escroquerie de plusieurs *crores*¹ sur le fourrage».

Cependant, en dépit de la chute des votes en sa faveur, Laloo avait grandement accru son pouvoir à l'échelle nationale, car il faisait alors partie du gouvernement de coalition. Ce qui était arrivé au Bihar lors des élections de 1991 s'est reproduit partout dans le nord de l'Inde lors de celles de 1996 : les basses castes rurales ont pris le contrôle de tous les États du pays, et les candidats de l'élite ont massivement perdu leurs sièges. H.V. Deve Gowda, un fermier du Karnataka, de caste moyenne, a été nommé Premier ministre à la place du brahmane Narasimha Rao, soutenu qu'il était par de nombreux partis régionaux, dont beaucoup représentaient les basses castes. Le reste du pays avait suivi l'exemple du Bihar.

Deux théories s'affrontent sur les effets de cette révolution sociale. Alors que l'élite anglicisée des brahmanes, font remarquer les pessimistes, a produit des dirigeants de l'envergure d'un Jawaharlal Nehru et d'une Indira Gandhi, l'ascension des basses castes rurales a fait émerger des gangsters de village à demi illettrés, des hommes comme Laloo et son homologue dans l'Uttar Pradesh, Mulayam Singh Yadav, catcheur de troisième ordre et chef présumé de la mafia, qui s'est élevé jusqu'au poste de ministre de la Défense. Beaucoup de ces campagnards savent à peine écrire leur nom et n'ont aucun espoir de maîtriser les points les plus subtils de la diplomatie et de l'économie internationales.

Mais d'un autre côté, les dix dernières années de l'autorité brahmanique ont porté au pouvoir un homme comme Rajiv Gandhi qui, en dépit de son raffinement, était à peine capable de parler hindi et n'avait certainement aucune

1. Unité monétaire représentant dix millions de roupies.

idée des réalités de la vie des 80 % d'Indiens habitant dans les villages. Il y a dix ans, une personne sur deux, dans les réceptions de Delhi, semblait être soit un ancien camarade d'école du Premier ministre, soit un membre de son cabinet. Aujourd'hui, soudainement, plus personne dans la capitale ne connaît ceux qui sont au pouvoir. Une grande révolution démocratique a eu lieu, passant presque inaperçue et laissant l'élite urbaine anglicisée en marge du paysage politique indien. Comme Mulayam Singh Yadav l'a dit lors de son entrée au gouvernement : « Pour la première fois, le pouvoir est aux mains des défavorisés et des opprimés, et nous l'utiliserons pour que leur sort soit amélioré. »

C'est aussi l'intention affichée de Laloo. Jusqu'à aujourd'hui, son succès politique a peut-être peu fait, concrètement, pour accroître le bien-être des pauvres des basses castes, mais il a certainement accru leur assurance. Ces hommes n'acceptent plus de rester en bas de l'échelle et d'être malmenés par les brahmanes. Laloo leur a donné le goût du pouvoir et une conscience politique, exactement comme le Mouvement pour les droits civiques l'a fait pour les Noirs américains dans les années soixante.

L'ascension des politiciens issus des basses castes a aussi contribué à freiner la progression du mouvement de reviviscence de l'hindouisme – les masses se voyant expliquer qu'elles auraient peu à gagner en votant pour une théocratie dominée par ces mêmes castes qui les avaient opprimées pendant des millénaires. Durant les derniers jours de 1992, lorsque l'Inde connut une sanglante série d'émeutes opposant hindous et musulmans, après la destruction de la mosquée de Babri, à Ayodhya, même la paisible capitale commerciale qu'est Bombay s'embrasa. Pourtant, le Bihar demeura curieusement – et presque miraculeusement – en paix. Par une suite de menaces dépourvues de toute ambiguïté assénées aux éléments les plus excitables des forces de

police du Bihar, Laloo a pu contenir les pogroms antimusulmans qui, ailleurs, ont fait deux mille morts.

En Inde, la politique est rarement prévisible, mais ce fut certainement l'un des développements les plus inattendus de l'histoire indienne moderne qui fit du *Chief Minister* de l'État le plus arriéré et le plus corrompu du pays le gardien de l'idéal nehruvien d'une Inde sécularisée et démocratique en train de s'effondrer.



Plus je me documentais sur le Bihar, plus il devenait évident que Laloo était la clef de ce qui se passait là-bas. Mais téléphoner de Delhi au Bihar était pratiquement impossible : il était plus facile d'obtenir la Grande-Bretagne, distante de quinze mille kilomètres. Dans l'incapacité de contacter Laloo, je dus m'en remettre au hasard et m'envoler pour Patna sans avoir organisé d'entrevue. Par un coup de chance extraordinaire, Laloo, qui venait de participer à un meeting à Delhi, rentrait à Patna par le même vol que moi.

Je l'appris alors que l'avion était retardé d'une demi-heure, attendant l'arrivée de Laloo. Quand il finit par monter à bord à grands pas, tel un héros conquérant, il était accompagné de la moitié de son cabinet.

C'était un petit homme râblé, large d'épaules ; ses cheveux prématurément gris étaient coupés au bol, coiffure rappelant les Beatles à leurs débuts. Il avait réservé pour lui seul le premier rang de sièges ; assistants, parlementaires et gardes du corps remplirent les sept suivants. C'étaient des costauds à l'air un peu sinistre. Tous, y compris Laloo, portaient un pyjama en coton blanc tissé à la main, autrefois

symbole de l'identification du Mahatma Gandhi aux pauvres, mais devenu aujourd'hui (où les fibres synthétiques sont bien moins chères que les matières naturelles), l'insigne du pouvoir politique.

Le retard, la réservation de tant de sièges et la manière extravagante qu'eut Laloo de s'étaler sur tout le premier rang, tel un empereur romain décadent, étaient l'illustration criante de ce que j'avais entendu dire de lui : que ce n'était pas un modèle de moralité politique. Pour monter aussi haut, il avait dû jouer selon les règles en vigueur dans cet État ; aux dernières élections, un membre du parlement avait déclaré publiquement : « On ne peut pas disputer une élection au Bihar sans une centaine d'hommes armés. » Pour devenir *Chief Minister*, il faut avoir encore plus d'hommes de main et d'armes que ses rivaux. Laloo n'était pas innocent.

Pendant, dans l'État le plus ingouvernable, le plus anarchique de l'Inde, sa politique avait été, du moins, relativement efficace. Un fonctionnaire à la retraite avait, pour décrire le gouvernement du nouveau *Chief Minister*, cité le Machiavel indien (env. 300 av. J.-C.) : « Chanakya disait que pour gouverner l'Inde, il fallait être craint. Laloo, on le craint. Il aime jouer le rôle d'un simple villageois, mais derrière cette façade, il n'est pas tombé de la dernière pluie. C'est un homme violent. Personne n'oserait ignorer ses ordres. »

Il est certain que ceux qui l'accompagnaient semblaient être sous le charme. Penchés par-dessus les sièges, accroupis devant lui, ils entouraient le *Chief Minister* et riaient de ses plaisanteries. Quand je finis par convaincre l'un des membres du parlement de me présenter à son chef, il s'agenouilla littéralement devant Laloo pour lui expliquer qui j'étais.

Celui-ci ne se laissa pas démonter. Il me fit signe de m'asseoir à côté de lui – laissant le député à genoux – et

me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi. Je le priai de m'accorder une entrevue. D'un geste de main nonchalant, il convoqua un secrétaire qui me fixa un rendez-vous pour dix-sept heures trente, cet après-midi même.

– Mais nous pouvons commencer l'interview maintenant.

– Ici? Dans l'avion?

– Pourquoi pas? Il nous reste dix minutes avant l'arrivée.

Je questionnai Laloo sur son enfance. Il ne se montra que trop désireux d'en parler. Il s'adossa paresseusement contre la paroi de l'appareil, les jambes étendues sur deux sièges.

– Mon père était un petit fermier, commença-t-il en se grattant l'entrejambe avec l'application sans-gêne d'un vrai rustre. Il gardait les vaches et les buffles des hautes castes; il possédait aussi trois arpents de terre. Il ne savait pas lire, portait un *dhoti* et n'avait jamais eu de souliers de sa vie. Ma mère vendait le lait, frais ou caillé. Elle aussi était illettrée. Nous vivions dans une petite maison en pisé, sans fenêtre ni porte, ouverte aux chiens, aux chats et aux chacals.

«Nous étions sept enfants. J'avais cinq frères et une sœur. Il n'y avait jamais assez d'argent à la maison. Quand nous avons été en âge de le faire, on nous a envoyés garder les buffles. Puis mes deux frères aînés sont partis à la ville (Patna) et ont trouvé un travail dans un élevage près de l'aéroport. Ils gagnaient quatre-vingt-quatorze *paise* (cinq pence) par jour. Quand ils ont eu économisé assez d'argent, mes frères m'ont fait venir à Patna et m'ont envoyé à l'école. J'avais douze ans. Je ne savais même pas l'alphabet.

– Comment étiez-vous traités par les hautes castes dans votre village?

Laloo éclata de rire. Les autres membres du parlement – qui s'étaient tous rassemblés autour de nous et écoutaient les paroles de leur chef avec dévotion – se joignirent à lui et poussèrent un grand rugissement de rire préenregistré.

– Durant toute mon enfance, j'ai été battu et insulté par

les propriétaires terriens. Ils me punissaient sans aucune raison. Parce que nous étions de la caste yadav, nous n'avions même pas le droit de prendre place sur une chaise : ils nous faisaient asseoir par terre. Je n'ai jamais oublié toute cette humiliation. Maintenant, c'est moi qui suis dans le fauteuil et je veux qu'ils s'assoient par terre. J'ai l'intention de leur donner une leçon. Je ne les déteste pas, ajouta-t-il. Mais il faut que leur esprit... – il se tut, cherchant le bon mot. Il faut que leur esprit change. Cela fait cinquante ans que notre pays est indépendant, mais le système des castes perdure, il n'y a aucune justice sociale. Je veux mettre fin aux castes. Je veux des mariages entre castes. Mais les prêtres brahmanes ne le permettront pas.

– Mais comment pouvez-vous espérer détruire un système qui dure depuis trois mille cinq cents ans? demandai-je. Les castes ne constituent-elles pas les fondements de l'hindouisme?

– C'est un mauvais système, répondit simplement Laloo. Il doit disparaître.

L'avion tournait maintenant au-dessus de Patna. En bas, je voyais le ruban gris du Gange qui se frayait un chemin en bordure de la cité, passait devant les *ghats* et partait pour les plaines inondables et fertiles du Bihar.

– Retournez à votre siège, dit Laloo d'un ton cassant. Je vous reverrai cet après-midi.



Personne n'a jamais dit que Patna est une belle ville ; mais en la revisitant, je m'aperçus que j'avais oublié la gravité de la situation. À mesure qu'on approche des faubourgs en

voiture, des cabanes en toile à sac apparaissent sur les trottoirs dépourvus d'arbres. Elles se développent en bidonville. Les taudis sont environnés de tas d'ordures. Des chèvres, des cochons, des chiens et des enfants s'y disputent des restes de nourriture. Plus on avance, pire c'est. Des égouts à ciel ouvert bordent la route. À côté sont couchés des immigrés émaciés venus de villages où règne la famine. Des rats gros comme des chats trottent entre les rickshaws.

Le Bihar est en fait l'une des dernières régions du sous-continent conforme à l'image de l'Inde qu'offrent les prospectus des associations caritatives, ces mendiants, ces infirmes et ces hôpitaux surpeuplés de lépreux : « Donnez-nous 10 £ pour aider Sita à recouvrer la vue... » En réalité, après cinquante ans d'indépendance, l'Inde est maintenant la septième puissance industrielle du monde et compte une classe moyenne nombreuse, prospère et entreprenante.

Cependant, alors que la plus grande partie du sud-ouest de l'Inde semble s'embarquer vers un avenir de prospérité modeste, de santé et d'alphabétisation totale, le Bihar a commencé à agir comme une sorte de contrepoids pesant, qui ramène le nord du pays au Moyen Âge. L'une de ses rares industries profitables est la fabrication de contrefaçons pharmaceutiques – pilules de sel déguisées en aspirine, comprimés de sucre se faisant passer pour des antibiotiques – domaine dans lequel il surpasse l'Asie du Sud. Récemment, l'un des hardis entrepreneurs biharis s'est lancé dans la commercialisation d'une fausse pâte dentifrice à base de craie, qu'il a baptisée Colfate. À part cela, et en dépit d'un sol fertile et de gisements de minerais exceptionnellement riches, cet État demeure le plus misérable de l'Inde.

Non seulement son économie stagne, mais encore la criminalité y échappe à tout contrôle : 64 085 délits violents (tels que vols à main armée, pillages, émeutes et meurtres) ont eu lieu entre janvier et juin 1997. Ce chiffre comprend

2 625 meurtres, 1 116 kidnappings et 127 raptos avec demande de rançon, c'est-à-dire quatorze meurtres par jour et un enlèvement toutes les quatre heures. Quel que soit l'indice de croissance et de développement choisi, le Bihar arrive triomphalement bon dernier. Cette région connaît le taux d'alphabétisation le plus bas, le nombre le plus élevé de décès pendant une détention provisoire, le plus mauvais état des routes, le plus haut palmarès en termes de criminalité, et le plus petit nombre de cinémas de tout le pays. Le revenu par habitant n'atteint même pas la moitié de la moyenne nationale. On y a même connu récemment une forte famine. Le pouvoir de l'État s'y est amenuisé ; le Bihar frôle maintenant l'anarchie.

Le jour où je revins en avion à Patna, six articles se disputaient l'attention du lecteur en première page de l'édition biharie de l'*Hindustan Times* ; chacun semblait confirmer, à sa manière, l'effondrement de l'autorité politique de cet État.

À la une, le journal rapportait que des tribus des collines, au sud, s'étaient groupées pour revendiquer leur indépendance. Ces gens venaient d'attaquer une mine et étaient repartis avec « presque six cents kilos de gélignite, plus de mille détonateurs et mille cinq cents mètres de cordon de mise à feu ».

En dessous, il y avait le récit d'une fusillade au cours de laquelle la police de Patna avait tué « un criminel notoire recherché dans plusieurs affaires de *dacoity*, y compris l'enlèvement du propriétaire de la Gupta Biscuit Company ».

Ensuite, un article de politique présentait une déclaration de l'opposition, accusant le gouvernement du Bihar « de ne tenir aucun compte de l'état de quasi-famine qui prévaut dans notre région ».

Un autre, intitulé « Criminalité en hausse à Muzaffarpur », rappelait l'arrestation, durant les trois mois précédents, de

« 1 437 criminels » lors des « 116 émeutes » dont la ville avait apparemment souffert depuis le nouvel an.

En bas de la page, une brève annonçait un projet visant à relancer l'industrie touristique moribonde du Bihar par la création d'une Force paramilitaire de protection des touristes qui fournirait une escorte bien armée aux Japonais ayant le courage de visiter le site l'Éveil de Bouddha, à Bodh Gaya.

Mais l'article le plus surprenant relatait des événements qui avaient eu lieu à l'université de Patna. Des candidats en colère « avaient mis le feu à la jeep de la police et abîmé la voiture du recteur ». Pour quelle raison ? Une réduction des bourses d'étudiants ? Rien de tel. « Selon notre reporter, le président de l'université avait découvert, lors d'une visite surprise au centre d'examens, que tous les candidats trichaient. Il avait ordonné qu'on les fouille et confisqué deux sacs de jute pleins de notes et de livres... Par bravade, les candidats étaient alors sortis de la salle afin de s'adonner à des actes de vandalisme gratuits. »

Cet après-midi-là, j'allai voir le recteur pour vérifier si le journaliste n'avait pas exagéré. Le professeur Mohinuddin était un petit homme sec et nerveux qui portait de grosses lunettes noires. Il affirma qu'au contraire, la presse avait minimisé les violences. Les étudiants, ainsi pris en flagrant délit, l'avaient attaqué en lançant tables et chaises, de sorte qu'il avait dû se réfugier dans un poste de police protégé par des sacs de sable. Là, bien que les six policiers de service l'aient défendu avec courage, la bande de jeunes avait réussi à le tirer de son refuge en utilisant deux bombes incendiaires rudimentaires. Plus tard, pour faire bonne mesure, les étudiants avaient émis des menaces de mort à son encontre.

– C'est une chance que je sois veuf, dit le professeur. Je n'ai à m'inquiéter que de ma propre sécurité.

Non loin de la demeure du professeur Mohinuddin se

trouvait celle d'Uttam Sengupta, le rédacteur en chef de l'édition de Patna du *Times of India*. Comme son voisin, celui-ci avait eu une semaine quelque peu agitée. Deux jours plus tôt, quelqu'un avait tiré sur lui avec une carabine à canon scié. Les projectiles s'étaient logés dans la portière arrière de sa vieille Fiat. Sengupta s'en était sorti indemne, mais très secoué.

Selon lui, ce qui était en train de se produire n'était rien moins que la mort du Bihar. Le problème venait, dit-il, de ce que le gouvernement de cet État, ruiné, était incapable de fournir les équipements collectifs de base. La National Thermal Power Corporation, compagnie d'électricité indienne, avait récemment menacé le Bihar de couper le courant si les factures n'étaient pas réglées. À l'hôpital de Patna, il n'y avait plus de draps ni de médicaments ou de pansements. Le seul appareil à rayons X de la ville était en panne depuis un an, l'hôpital étant dans l'incapacité d'acheter des pièces de rechange. Patna n'était plus éclairée la nuit, car il n'y avait plus d'ampoules pour les réverbères. (Selon l'écrivain Arvind Das, qui avait étudié le problème, l'éclairage de la cité requérait dix mille ampoules. Une seule fois, pour Diwali, la fête hindoue de la lumière, l'Administration avait réussi à en trouver deux mille, mais normalement seule une fraction de ce nombre était disponible. Parfois, les commerçants se cotisaient pour éclairer une rue; autrement, tous les soirs, au coucher du soleil, cette ville de plus d'un million d'habitants se retrouvait plongée dans des ténèbres médiévales.)

La situation, déjà critique à Patna, était bien pire dans les zones rurales, me dit Sengupta. Hors de la capitale, l'électricité n'était pratiquement plus distribuée – en dépit du fait que presque tout le charbon de l'Inde est extrait des mines biharies. Sans énergie électrique, l'industrie s'est brusquement enrayée. On ne construisait plus de routes. Les

réseaux de transport public ne fonctionnaient plus. Dans les villages, l'enseignement n'était plus dispensé, et l'alphabétisation déclinait rapidement: depuis 1981, le nombre d'adultes illettrés était passé de treize à quinze millions.

Cette dégradation avait deux graves conséquences, m'expliqua Sengupta. Tout d'abord, tous ceux qui en avaient la possibilité – les gens honnêtes, les riches, et les hommes compétents – avaient émigré. Deuxièmement, ceux qui étaient restés avaient dû se débrouiller. Cela s'était traduit par une vague larvée de privatisations. Comme le gouvernement ne fournissait plus d'électricité, de soins ou d'éducation, ceux qui le pouvaient avaient dû se procurer ces services par leurs propres moyens. Les membres de la classe moyenne résidant dans des immeubles s'étaient cotisés pour acheter des groupes électrogènes. Il y avait eu une floraison de cliniques et d'écoles privées.

La privatisation ne s'était pas limitée aux villes. Dans les zones rurales, les villageois les plus aisés devaient construire leurs propres routes afin de se rendre aux marchés. En l'absence de cars régionaux, on avait recommencé à utiliser des palanquins. Les quatre hommes que j'avais rencontrés sur la route de Barra, lors de ma dernière visite, étaient des frères qui s'en revenaient après avoir conduit dans un village voisin une femme qui voulait rendre visite à des parents. Ces hommes avaient fabriqué leur palanquin et en tiraient maintenant plus de revenus que de leurs champs.

Tout cela était admirable, mais la situation se compliqua lorsque les gens prirent en main le maintien de l'ordre et l'application de la loi. Les propriétaires terriens furent les premiers à recruter des bandes armées, au départ pour contenir les laboureurs mécontents. Les pauvres avaient réagi et s'étaient organisés en bandes de guérilleros amateurs, armés de fusils fabriqués par les forgerons du coin. De vastes zones rurales étaient maintenant dirigées par les

armées privées des propriétaires terriens ou par les milices maoïstes.

Lorsque les journaux de Delhi publient des articles sur les troubles et les atrocités au Bihar, ils ont tendance à souligner le « retard » de cet État. Ce qu'il faudrait, disent-ils, c'est favoriser le développement économique : avec plus de routes, plus d'écoles, plus de centres de planning familial. Mais, tandis que violences politiques et guerre des castes se propagent de Patna au reste du nord de l'Inde, il semble probable que le Bihar ne soit point tant en retard qu'en avance : il donne le ton au reste du pays. Au sens littéral du terme, cette région est peut-être une sorte de cœur des ténèbres qui répand, pulsation après pulsation, la violence et la corruption dans le reste du sous-continent. La première fraude électorale en Inde a été enregistrée dans le Bihar, aux élections législatives nationales de 1962. Trente années après, cette pratique est devenue courante d'un bout à l'autre du pays. Les premiers exemples de grands criminels accédant à des sièges parlementaires ont eu lieu au Bihar lors des élections de 1980. Ce fait aussi est devenu courant dans toute l'Inde.

Le mal bihari est si grave et si contagieux qu'il met aujourd'hui en péril la notion même de miracle économique indien. Le problème, c'est de savoir si la prospérité du sud et de l'ouest du pays pourra compenser le pourrissement moral qui s'étend depuis l'est et le Bihar. Peu de gens mettent en doute le fait que, si « l'effet Bihar » – la corruption, l'anarchie, les armées des castes en maraude et l'effondrement du gouvernement – l'emporte et engloutit les forces positives à l'œuvre, alors, comme Uttam Sengupta me l'a dit : « À côté de l'Inde, ce qui s'est passé en Yougoslavie pourrait ressembler à une partie de plaisir. »



Tous ceux avec qui j'ai parlé cette semaine-là, à Patna, s'accordaient pour dire que, derrière la plus grande partie de cette violence, se trouvait la plaie suppurante provoquée par la désintégration du système des castes.

L'une des zones les plus affectées était la région qui s'étendait autour de Barra : le district de Jehanabad, au sud de Patna. Deux milices y opéraient : le Front de libération de Savarna, qui représentait les intérêts de la haute caste des bhumihars, propriétaires terriens, et le Mouvement communiste maoïste, défenseur des basses castes et des intouchables qui cultivaient les champs des premiers. Semaine après semaine, les bhumihars partaient « à la chasse aux harijans », en convoi de jeeps, afin de massacrer les « intouchables arrogants », « pour faire un exemple » ; en retour, les paysans émergeaient des champs, la nuit, et décapitaient un ou deux propriétaires tyranniques. La police ne faisait pas grand-chose pour protéger les uns et les autres.

Des conflits du même type se produisaient dans tout l'État et cette guerre des castes fournissait de belles opportunités aux malfaiteurs qui souhaitaient pénétrer dans l'arène politique du Bihar. Anand Mohan Singh se présenta d'abord en tant que protecteur des hautes castes contre un hors-la-loi de basse caste, le député Pappu Yadav. De la même manière, celui-ci avait gagné son siège au parlement en menant une armée de guérilleros des basses castes contre les propriétaires terriens des hautes castes, et tenta une variante biharie de nettoyage ethnique en chassant de

sa circonscription les familles de Rajputs¹ et de brahmanes. En juin 1991, alors qu'il était engagé dans cette opération, trois plaintes pour meurtre furent déposées contre lui ; il fut aussi accusé, au titre de la Loi de sécurité nationale, d'avoir créé une « situation de guerre civile ». Il est toujours membre du parlement où il représente le district de Purnea, sis au nord du Bihar.

Plus on observe la situation, plus il devient évident que la haine entre castes et l'état de guerre qui en résulte sont au centre de la plupart des problèmes du Bihar. Les basses castes, si longtemps opprimées, ont commencé à se défendre, et les hautes castes ripostent pour ne pas perdre du terrain. En outre, le pays s'est lancé dans une politique consistant à réserver des emplois pour les intouchables, réveillant ainsi, à tous les niveaux de la société, une conscience de caste aiguë. Le pourcentage d'emplois de ce type varie selon les États – de 2 % dans l'Haryana à 65 % dans le Tamil Nadu – mais une révolution sociale majeure est en marche dans toute l'Inde. C'est particulièrement flagrant dans des institutions comme l'Administration indienne où, avant l'introduction des emplois réservés, les brahmanes, qui ne constituent que 5 % de la population, occupaient 58 % des postes.

Dans les années soixante et soixante-dix, la plupart des Indiens instruits croyaient que le système des castes était en train de disparaître. Maintenant, il a soudain focalisé sur lui l'attention de toute la nation et il est devenu le problème politique majeur du pays.

1. Ce peuple de riches musulmans, dont le nom signifie en sanscrit (*rajaputra*) « fils de roi », se considère comme appartenant à la caste des guerriers bien que ses membres soient surtout propriétaires fonciers.



Plus tard dans l'après-midi, lorsque je me présentai au domicile du *Chief Minister*, je trouvai Laloo assis dehors, les pieds sur une table. Il était entouré par le cercle de gros bras et de sycophantes qui m'étaient maintenant devenus familiers. Leur vue me rappela l'incident du train, où un fonctionnaire avait été battu par l'un des députés de Laloo, et je demandai au Premier ministre si ce qu'avaient rapporté les journaux était exact.

– Pourquoi ne pas demander cela au responsable? répliqua-t-il en faisant signe à l'un des parlementaires assis à sa gauche. Je vous présente Mumtaz Ansari.

Un petit homme moustachu en pyjama blanc gloussa.

– C'est une histoire fabriquée de toutes pièces, dit-il avec un grand sourire. Une histoire sans fondement, la propagande de mes ennemis.

– Ce sont ses militants qui ont frappé cet homme, expliqua Laloo. Ansari n'y est pour rien.

– Alors, l'homme a bien été battu?

– Seulement quelques gifles, répondit Ansari. Ce type s'était mal comporté.

– Quelles mesures avez-vous prises? demandai-je à Laloo.

– J'ai dit à mes amis députés : « Il ne faut pas faire ce genre de choses. Les citoyens sont propriétaires du pays. Nous sommes seulement à leur service. »

– C'est tout ce que vous avez fait?

– J'ai condamné ce qui s'était passé, dit Laloo en souriant d'une oreille à l'autre. J'ai blâmé Ansari.

Laloo et Ansari éclatèrent de rire. Puis le *Chief Minister*

éclusa le thé qu'il était en train de boire, jeta le fond par-dessus son épaule et laissa tomber la tasse dans l'herbe en ordonnant à un serviteur enturbanné de la ramasser.

– Venez, me dit-il en se levant et en me faisant signe de l'imiter. Ce n'était qu'un petit incident. Je vais vous montrer mes terres.

Avant que j'aie pu répondre, Laloo m'avait pris par le bras. Il me fit faire le tour de ce qui avait été, autrefois, la roseraie de la résidence du gouverneur britannique. Sauf une petite pelouse derrière la maison, tout avait été labouré et transformé en champs. Dans un coin, il y avait le vivier et les ruches de Laloo, dans un autre sa laiterie, ses clapiers et les étables de ses buffles. Entre, s'étendait un immense potager où poussaient des piments, des épinards et des pommes de terre.

– C'est *sathu*, dit-il. Cela fait bien péter.

– Qui consomme tout cela? demandai-je.

– Moi, ainsi que mon épouse et ma famille. Nous, les villageois, nous aimons les produits frais. Le reste, nous le distribuons aux pauvres.

Pendant que nous examinions une nouvelle batteuse que manœuvrait l'un des cousins de Laloo, ce dernier me parla de l'establishment politique des brahmanes.

– Le BJP et le Congrès sont tous deux des partis brahmaniques, dit-il. Les castes moins évoluées n'ont pas de raison de voter pour eux. On a déjà compris cela au Bihar. Avec le temps, on le comprendra partout. Le soutien de ces partis s'asséchera comme une mare de boue un jour d'été.

« Les castes moins évoluées se soulèveront, ajouta-t-il en me reconduisant à ma voiture. Même aujourd'hui, elles se réveillent et donnent de la voix. Vous verrez : nous briserons le pouvoir de ces gens...

Dans la pénombre de la porte cochère, Laloo déclama comme s'il était à un meeting :

– Nous obtiendrons un raz de marée de votes. Personne ne pourra nous arrêter.

Le chauffeur avait hâte de partir : on était en fin de soirée et il voulait rentrer à l'hôtel avant le coucher du soleil. Même à Patna, dit-il, c'était de la folie de se trouver sur les routes biharies après la tombée de la nuit.

Épilogue

Bien que de nombreux témoins clés aient été victimes de mystérieux « accidents mortels » avant que la police ait pu les interroger, le Bureau central d'investigation indien resserra son étau sur Laloo au printemps 1997, lorsque l'ampleur de la somme détournée par son administration dans « le scandale du fourrage » devint claire : environ mille *crores* de roupies, ou 180 millions de livres sterling – somme énorme en tous lieux, mais vraiment colossale selon les critères biharis. En mai 1997, Laloo fut enfin arrêté, mais quand la pression exercée sur lui pour qu'il se retire de la scène politique devint insupportable, il réussit un putsch d'une audace bien caractéristique : il démissionna de son poste de *Chief Minister*, mais pour transmettre les rênes du pouvoir à son épouse illettrée, Rabri Devi. À l'heure où j'écris ceci, elle gouverne toujours le Bihar.

En dépit de ces scandales, le parti de Laloo réussit bien mieux qu'on ne s'y était attendu aux élections législatives nationales de 1998. En fait, il fut l'un des rares dinosaures du Janata Dal¹ à ne pas souffrir du désastre électoral, prouvant une fois pour toutes (s'il en était encore besoin) que l'électorat indien juge tous les politiciens malhonnêtes, et reste donc insensible aux révélations de leurs écarts, tout

1. Le parti du Peuple.

préjudiciables qu'ils soient. Laloo se présenta aux élections alors que, dans l'attente de son procès, il se trouvait en liberté provisoire, et il récupéra son siège avec une majorité plus faible, mais encore confortable, tandis que son gouvernement – ou plutôt, en théorie, celui de son épouse – revenait au pouvoir en s'alliant avec le Congrès.

Pendant les élections, malgré un déploiement de régiments entiers de l'armée indienne, la violence atteignit au Bihar un niveau spectaculaire : on utilisa des mortiers et des mines terrestres pour protéger le bourrage des urnes, ce qui suscita ce gros titre du *Statesman* : « Nombreux morts au Bihar : le parti de l'Ordre vole en éclats. » Le chiffre véritable des victimes ne sera probablement jamais révélé, mais il y en eut sans doute plus de cinquante le jour des élections, y compris l'un des candidats. L'homme accusé de ce meurtre, un certain Brij Behari Prasad, reçut pour récompense le poste de ministre de l'Énergie, même si, dit-on, il aurait récemment « pris la fuite » par crainte d'une arrestation.

Pendant ce temps, l'anarchie s'aggrave de mois en mois au Bihar. Cet hiver, un de mes amis a tenté de se rendre en voiture de Patna à Purnea, district du nord bihari, pour inspecter une série d'obscurs monuments moghols. Peu après son départ, sa voiture a été arrêtée en plein jour, sur une route nationale, par des *dacoits* équipés de lances, d'épées et d'armes automatiques. On lui a volé tout ce qu'il avait – son argent, ses appareils photo et ses bagages. Cependant, comme il avait prévu cette éventualité, il a poursuivi bravement son voyage, comptant sur les dollars dissimulés dans ses chaussettes. Trente kilomètres plus loin, il a subi un second braquage et, cette fois, on l'a dépouillé de ses chaussures, de ses chaussettes, de ses dollars et de sa voiture. Il a dû rentrer à Patna en marchant pieds nus.

AU ROYAUME D'AOUDH

LUCKNOW, 1998

À la veille de la Grande Mutinerie de 1857, Lucknow, capitale du royaume d'Aoudh, était indiscutablement la ville précoloniale la plus grande, la plus prospère et la plus civilisée de l'Inde. Avec ses dômes, ses tours, ses coupoles dorées, ses palais et leurs jardins d'agrément, ses larges avenues et ses vastes *maidans*, elle rappelait aux visiteurs Constantinople, Paris ou même Venise. L'élégante diction de l'ourdou et les codes de politesse alambiqués pratiqués dans cette cité étaient considérés par tout le sous-continent comme les plus subtils et les plus raffinés ; on admirait ses danseuses, les plus douées de toutes ; sa cuisine était célèbre pour sa flamboyante recherche. En outre, au cœur de la ville, il y avait la cour décadente et orgiaque des maîtres de Lucknow. Les histoires qui courent sur ses harems de sept cents femmes et ses innombrables danseuses de *nautch* ont nourri les fantasmes fiévreux de générations d'orientalistes ; cependant, pour une fois, l'imagination semble ne pas s'être trop écartée de la réalité de ce sybaritisme fanfaronnant.

– Mais regardez-la maintenant, dit Mushtaq en montrant tristement les toits. Voyez combien peu il en reste...

Nous étions sur celui de l'école de mon compagnon, à

Aminabad, l'un des plus vieux quartiers du centre de l'ancienne Lucknow. C'était par une froide matinée d'hiver et les grandes coupoles dorées des mosquées et des *imambara* qui demeuraient encore s'élevaient au-dessus de la brume. Un vol de pigeons tournoya au-dessus des dômes et vint se poser dans un bosquet de tamariniers; un petit garçon jouait avec un cerf-volant sur le toit d'un pavillon moghol. Le panorama qu'offraient ces monuments restait l'un des plus spectaculaires du monde islamique, mais de notre poste d'observation, les signes de délabrement étaient indubitables.

– Vous voyez l'herbe qui pousse sur les dômes? dit Mushtaq en montrant la grande coupole triple du splendide Jama Masjid. Ils n'ont pas été chaulés depuis trente ans. Et à la base, regardez ces fissures! Aujourd'hui, il n'y a plus personne qui sache restaurer ce genre de monuments: les compétences ont disparu. Les nababs faisaient venir des ouvriers qualifiés de toute l'Inde et d'ailleurs – des artisans de Tachkent et de Samarkand, des maçons d'Ispahan et de Boukhara. On leur versait des sommes fantastiques, mais maintenant, personne ne pense à réparer ces édifices. On se contente de les laisser tomber en ruine. J'ai vu cela arriver de mon vivant.

Un ami de Delhi, apprenant que j'avais l'intention de visiter Lucknow, m'avait donné les coordonnées de Mushtaq Naqvi. C'était, me dit-il, un poète, un enseignant et un écrivain qui connaissait la vieille cité comme sa poche, et qui – à la surprise de presque tous – avait choisi de ne jamais quitter sa ville natale en dépit de tout ce qui s'y était passé depuis l'Indépendance. En parlant avec mes amis de Delhi, j'appris bientôt que cette réserve – « en dépit de ce qui est arrivé à Lucknow » – semblait accompagner toute remarque concernant cette cité, comme s'il était universellement admis que sa grandeur appartenait au passé.

De l'avis général, elle avait connu son apogée au XVIII^e siècle, sous le règne des flamboyants nababs d'Aoudh; selon une autorité locale, la ville ressemblait alors à une version indienne de Téhéran (avant la révolution), de Monte-Carlo et de Las Vegas, avec juste une touche de Glyndebourne¹, pour faire bonne mesure. Même après la Mutinerie de 1857 et les sanglantes représailles des Britanniques, Lucknow avait resurgi comme l'une des grandes cités du Raj².

C'est la Partition de 1947 qui, pour finir, la ruina, et sa culture composite indo-musulmane fut irrémédiablement anéantie par le bain de sang accompagnant la division de l'Inde et du Pakistan. À la fin de l'année, l'aristocratie musulmane cultivée avait émigré en masse au Pakistan, et la ville se retrouva submergée de réfugiés non musulmans venus du Pendjab. Ceux-ci traitaient avec beaucoup de suspicion les musulmans qui étaient restés – voyant en eux de dangereux fanatiques et des membres d'une cinquième colonne pakistanaise – et avaient apporté en ce lieu une culture très différente, agressivement commerciale. Ce qui restait de l'ancienne Lucknow, avec sa grâce et son raffinement extrême, connut un déclin vertigineux. Au coucher du soleil, les routes n'étaient plus arrosées, les bâtiments ne recevaient plus leur couche de chaux annuelle, les jardins dépérissaient, les immondices et la saleté s'empilaient sur les trottoirs jamais balayés.

Cinquante ans plus tard, Lucknow n'est plus tant célèbre pour sa culture que pour la vulgarité et la corruption de ses politiciens, et l'incompétence crasse de ses fonctionnaires. Cette ville, autrefois considérée comme la plus civilisée de

1. Lieu situé dans l'East Sussex, au nord-est de Brighton, qui regroupe un célèbre manoir élisabéthain, une maison du XVI^e siècle, et un opéra édifié en 1934 où se tient, tous les étés, un festival d'opéra.

2. L'Empire britannique des Indes.

l'Inde, dont les manières et la façon de parler donnaient aux visiteurs, venus d'autres régions, l'impression d'être des rustres et des mufles, est maintenant vue comme l'une des plus arriérées, théâtre de violences d'une mafia en plein développement et de policiers brutaux et corrompus.

– Vous avez dû voir de tristes modifications apportées à ce paysage urbain, dis-je à Mushtaq tandis que nous nous retournions pour regarder, vers l'est, les tours d'habitation sans charme qui occultaient et écrasaient le panorama du XVIII^e siècle qu'offrait le centre de la cité.

– En trente ans, cette ville a perdu tout sens esthétique, répliqua-t-il. Autrefois, on appelait Lucknow, le Jardin de l'Inde. Il y avait des palmiers, des fleurs et de la verdure partout. Aujourd'hui, presque tout a été dévoré par le béton, et le reste s'est transformé en bidonville. Vous voyez, là-bas, ce bâtiment en train de s'effondrer ?

Mushtaq me montrait une ruine, non loin de nous. Quelques arcs redentés et des colonnades brisées : il ne restait rien d'autre de ce qui avait dû être un édifice magnifique. Maintenant, des cabanes le bordaient sur trois côtés et une mare fétide fermait le carré. Au bord de l'eau, une vache broutait à belles dents un tas de menue paille.

– On a du mal à l'imaginer, reprit Mushtaq, mais dans mon enfance, c'était l'une des plus belles *havelis* de Lucknow. Elle possédait une splendide *shish mahal*. La *haveli* couvrait tout le terrain où il y a maintenant les cabanes, et cette mare, c'était son bassin. Les bégums de l'Aminabad et de l'Hussainabad venaient s'y baigner. Des jardins s'étendaient tout autour. Vous voyez cet enchevêtrement de fils de fer barbelés ? C'était une orangerie odoriférante. Vous imaginez ça ?

Je regardai de nouveau la scène en essayant d'évoquer sa splendeur d'autrefois.

– Mais le pire, ajouta Mushtaq, c'est que le délabrement

de la ville n'est, en réalité, que le symbole de ce qui nous arrive moralement : une sorte de pourrissement intérieur.

– Que voulez-vous dire ? demandai-je.

– Sous le règne des nababs, Lucknow a connu une sorte de renaissance qui a été la dernière grande floraison du génie indo-islamique. Les nababs étaient des hommes profondément civilisés, à l'esprit large, tel Wadj Ali Shah, auteur d'une centaine de livres, grand poète et danseur. Mais la culture n'était pas réservée à l'élite : même les prostituées de Lucknow pouvaient citer les poètes persans ; même les conducteurs de tonga et les marchands des bazars parlaient un ourdou châtié et étaient célèbres d'un bout à l'autre de l'Inde pour leurs manières exquises.

– Mais aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, le tombeau de notre plus grand poète, Mir, est enfoui sous une voie ferrée. Ce qui reste de la culture qu'il représentait semble voué à disparaître. Après la Partition, tout a changé. Les musulmans qui sont demeurés ici n'étaient pas le haut du panier. Ils n'ont pas les savoir-faire et l'instruction nécessaires pour rivaliser avec les Pendjabis, leurs moyens financiers, leur sens des affaires et leurs boutiques brillamment éclairées. Tout ce qu'ils avaient s'est désagrégé très rapidement : les propriétaires des palais et des *havelis* sont, par force, devenus des *chowkidars*. Si vous voyiez, aujourd'hui, l'une des anciennes bégums, vous la reconnaîtrez à peine. On les a dépouillées de toute leur splendeur, et leurs *havelis* sont laissées à l'abandon. Ces femmes n'ont pas été élevées pour travailler – elles ne sauraient pas comment s'y prendre. Comme elles n'ont jamais pensé à l'avenir, beaucoup d'entre elles sont dans une grande pauvreté. Dans certains cas, leurs filles ont été contraintes à la prostitution.

– Littéralement ?

– Oui. Je vais vous raconter une histoire qui va vous émouvoir. Une jeune fille de dix-huit ans que je connais, et

qui appartient à l'une des familles royales, a été forcée de s'y livrer. Un conducteur de rickshaw l'a amenée, en tchador, au Clark's Hotel où un riche homme d'affaires du Pendjab lui verserait cinq cents roupies. Cet homme avait bu du whisky, mais lorsque la jeune fille s'est dévoilée, il a été si frappé par sa beauté, par son port de reine, qu'il n'a pu la toucher. Il l'a payée et lui a dit de s'en aller.

Mushtaq secoua tristement la tête.

– Comme vous voyez, ce ne sont pas seulement les édifices, mais aussi les habitants de cette cité qui s'effondrent. L'histoire de son déclin est écrite sur les corps de son peuple. Regardez les enfants qui errent dans les rues et deviennent délinquants. Les descendants des nababs tirent les rickshaws. Si vous creusiez la question, vous écririez un livre avec vos larmes.

Il désigna le toit plat d'une *haveli* presque en ruine.

– Vous voyez cette maison? Quand j'étais étudiant, elle était habitée par un nabab. Il appartenait à une famille de la petite noblesse. Il vivait seul, mais tous les jours il allait dans un *chaikhana* pour papoter. Il était très fier, très conscient de sa classe sociale et portait toujours un *angurka* à l'ancienne mode. Mais ses biens avaient été réduits en cendres à la Partition. Il n'avait pas de travail et personne ne savait comment il faisait pour survivre.

«Et puis, un jour, il n'est pas apparu au *chaikhana*. Le lendemain et le surlendemain non plus. Pour finir, le quatrième jour, les voisins ont senti une mauvaise odeur en provenance de sa demeure. Ils ont enfoncé la porte et l'ont trouvé mort sur une *charpoy*. Pas de couverture sur sa couche, pas d'autres meubles, pas de livres, rien. Il avait tout vendu, sauf les vêtements qu'il portait pour sortir, mais il était trop fier pour mendier ou même pour parler à quelqu'un de sa situation. En pratiquant l'autopsie, on a découvert qu'il était mort de faim.

«Venez, dit Mushtaq. Allons au *chowk* ; je vais vous parler de cette ville et de ce qu'elle fut autrefois.



À l'apogée de l'empire moghol, me raconta Mushtaq, c'est-à-dire au début du XVII^e siècle, le chah Jahan, qui fit construire le Taj Mahal, régnait sur un royaume s'étendant de l'Hindu Kuch, au nord, jusqu'aux grandes mines de diamant de Golconde, au sud. Mais au cours du XVIII^e siècle, lorsque l'empire, miné par la guerre civile, mis à sac par une succession d'envahisseurs venus de Perse et d'Afghanistan, vola en éclats, le centre de l'Inde se déplaça inexorablement vers l'est, de Delhi à Lucknow. Ici, les nababs maintenaient l'illusion de n'être que les gouverneurs de province des Moghols, alors qu'en fait ils détenaient un véritable pouvoir et bien plus de richesses que les derniers faibles monarques moghols qui se succédaient sur le trône, à Delhi.

Peu à peu, les possibilités de mécénat des Moghols se réduisant, une marée de poètes et d'écrivains, d'architectes et de miniaturistes venant de Delhi déferla sur Lucknow, et les nababs rassemblèrent autour d'eux les plus grands esprits de l'époque. Mir, probablement le plus éminent de tous les poètes ourdous, dut, en 1782, à l'âge de soixante-six ans, s'enfuir de sa ville natale bien-aimée afin d'échapper à la violence insupportable qui régnait dans la capitale moghole, et il ne fut pas le seul dans ce cas.

Les nababs furent de grands bâtisseurs et, en moins de cinquante ans, ils réussirent à transformer une petite ville médiévale aux ruelles étroites en l'une des plus grandes capitales du monde musulman : «Ni Rome, ni Athènes,

ni Constantinople, ni aucune cité que j'ai jamais vue me parut aussi frappante et aussi belle que celle-ci», écrivit le correspondant de guerre britannique, William Russell, en plein cœur de la Grande Mutinerie. «Le soleil jouant sur les flèches et les dômes dorés, l'extrême richesse de la végétation, des forêts, des jardins me rappellent quelque peu le bois de Boulogne vu de la colline de Saint-Cloud... Sans le tonnerre des canons et le sifflement des balles fendant l'air, comme cette scène serait paisible!»

Après six cents ans de règne de l'islam sur l'Inde, ce que les nababs réalisèrent à Lucknow représentait le chant du cygne de la civilisation indo-islamique, un jaillissement ultime d'énergie et d'inspiration avant ce début du xx^e siècle qui n'allait apporter aux musulmans indiens que division, désespoir et déclin inexorable.

Depuis mon arrivée ici, j'avais passé deux journées d'hiver glaciales, soumis aux cahots d'un rickshaw, à parcourir la vieille cité afin de visiter le peu qu'il en restait. On a parfois considéré l'architecture des nababs comme une déviation décadente de la pureté de lignes de l'âge d'or moghol, et ce n'est pas totalement faux; il n'y a rien à Lucknow qui puisse soutenir la comparaison avec la perfection sobre du Taj Mahal. En outre, durant les années précédant la Mutinerie, certains des bâtiments érigés dans cette ville avaient sombré dans une sorte de sensualité maniérée, surchargée, reflet fidèle des mœurs d'une cité qui s'acheminait vers son extinction en s'adonnant à la danse et à la débauche. Un rideau recouvre l'entrée du musée depuis qu'une memsahib britannique collet monté s'est évanouie en voyant le mamelon coquettement dénudé du dernier nabab, Wadj Ali Shah, exhibé dans un portrait de l'époque. Cette impression de décadence transparaît dans la poésie du nawabi¹ tardif,

1. De nawab, que nous avons francisé en « nabab ».

qui fut l'une des plus effrontément charnelles et sensuelles jamais écrite par des musulmans :

*Je suis amateur de seins
Semblables à des grenades,
Ne plantez sur ma tombe
Que des grenadiers.*

(Nasikh)

Confronté à de tels vers, Mir disait que la plupart des poètes de Lucknow étaient incapables d'écrire de la poésie et seraient mieux avisés de « s'en tenir aux baisers et au commerce des esclaves ».

Il se peut qu'il ait pensé la même chose de l'architecture du nawabi tardif, et de son accumulation d'effets tout aussi débridés. Car, vers la fin, les bâtisseurs de Lucknow ont élaboré un rococo aoudhi particulièrement échevelé dont les formes et les stratégies décoratives semblent plus empruntées aux salles de bal et aux champs de foire d'Europe qu'aux austères lieux saints et aux forteresses de Babur et de Timur le Boiteux¹. Nulle sobriété, nulle retenue ; même dans les mausolées, les parois intérieures étaient totalement recouvertes d'une jungle de plâtres brillamment colorés s'entrelaçant au petit bonheur avec des fioritures de mauvais goût en stuc plumeté.

Néanmoins, les plus intéressants édifices de Lucknow – ceux qui datent de la fin du XVIII^e siècle – sont la preuve d'un remarquable âge d'argent dont l'exubérance même n'a pas d'égale en Inde. L'ensemble du Grand Imambara fut construit par Asaf ud-Daula pour les prêches chiites, en 1784. On édifia cette salle voûtée, l'une des plus vastes du monde, afin de créer des emplois durant une famine. Il n'y

1. Tamerlan.